

Sehr geehrter Herr Regierungsrat,
Monsieur le Conseiller d'Etat,
Sehr geehrter Herr Einwohnerratspräsident
Monsieur le Maire,
Mesdames et Messieurs

Es ist mir eine Ehre, und vor allem eine riesige Freude, Sie im Namen des Bernjurassischen Rates hier in Neuenstadt begrüßen zu dürfen und im Berner Jura ganz herzlich Willkommen zu heissen. Der Berner Jura hat sich vor wenigen Jahren als französischsprachige Region demokratisch noch einmal zum Kanton Bern eindeutig bekannt, dessen Bürgerinnen und Bürger grossmehrheitlich Deutsch sprechen. Auch in diesem Sinn ist er besonders erfreut und dankbar, an den Festlichkeiten teilnehmen und mitwirken zu dürfen, die anlässlich des 100. Jubiläums der Verleihung des Literaturnobelpreises an Carl Spitteler organisiert werden.

Je voudrais adresser d'emblée mes chaleureuses félicitations et mes plus vifs remerciements aux chevilles ouvrières des nombreuses et alléchantes manifestations qui ponctueront cette année Spitteler dans le Jura bernois. Je me réjouis avec vous de découvrir l'exposition du musée d'Art et d'Histoire de La Neuveville. Je suis impatient d'assister avec vous aux conférences et débats qui se tiendront au CIP de Tramelan ou ici même, à Tour de Rive, puis de vous retrouver en août à Rondchâtel, pour l'opéra que produisent ensemble le Parc Chasseral et les Jardins musicaux. Il ne m'est pas possible de nommer ici tous les instigateurs, tous les animateurs, tous les acteurs de ce riche programme, toutes les personnes et institutions qui oeuvrent depuis de longs mois pour régaler nos yeux, nos oreilles et même nos papilles gustatives, tous les mécènes et collectivités publiques qui par leur soutien pécuniaire rendent tout cela possible : merci à toutes, merci à tous !

Durant le premier quart du 20ème siècle, huit citoyens suisses ont reçu un prix Nobel, auxquels il convient d'ajouter des institutions qui, comme le Bureau international permanent de la Paix ou le CICR, avaient leur siège dans notre pays. Trois d'entre eux ont entretenu des liens étroits avec le Jura bernois. A l'exception d'Henri Dunant et d'Albert Einstein, tous cependant avaient sombré dans un oubli tout au moins relatif. Il faut savoir gré à des personnalités telles que Roland Stähli d'avoir su faire revivre Elie Ducommun et Albert Gobat. Félicitons-nous que l'occasion nous soit aujourd'hui donnée, ici, à La Neuveville, à quelques centaines de mètres de la limite des langues, de redécouvrir Carl Spitteler, seul Suisse de naissance à avoir été honoré du Prix Nobel de littérature. C'était il y a un siècle.

Sic transit gloria mundi. Roses et lauriers sont éphémères. Depuis lors, il faut le reconnaître, Carl Spitteler a disparu des revues littéraires, des séminaires universitaires, des livres d'école. Un de ses poèmes les plus fades, *Der jodelnde Schildwache*, survivra jusque dans les années '60 dans les manuels alémaniques, avant de disparaître lui aussi des mémoires.

L'œuvre de Spitteler est exigeante. D'abord parce qu'elle est rédigée dans une langue puissante et généreuse, aux rythmes amples, une langue préservée encore des anglicismes, une langue aux constructions complexes qui témoigne d'un art parfaitement maîtrisé et qui vaudra à Spitteler bien des éloges. Elle date d'une époque où la Suisse alémanique se reconnaissait pleinement dans l'espace culturel germanophone, d'une époque où nul Alémanique n'aurait prétendu que le « Hochdeutsch » était pour lui une langue étrangère. D'ailleurs, bien que si souvent appréhendé comme un écrivain patriotique, Spitteler se reconnaît pleinement dans cette proximité avec le grand voisin. Je le cite:

In wahrhaft grossherziger Weise hat Deutschland unsere Meister aufgenommen, ihnen den Lorbeer gezollt, ohne einen Schatten von Neid und Eifersucht, ja sogar diesen und jenen über die Heimischen erhoben. Unzählige Bande von geschäftlichen Wechselbeziehungen, von geistigem Einverständnis, von

Freundschaft haben sich gebildet, ein schönes Eintrachtsverhältnis, das uns während der langen Friedenszeit gänzlich vergessen liess, dass zwischen Deutschland und der deutschen Schweiz etwas wie eine Grenze steht

L'œuvre de Spitteler est en outre pétrie de culture classique, ancrée dans ce lumineux héritage gréco-romain à la source duquel se sont abreuvés les Pères de l'Eglise et les Réformateurs, les Hommes de la Renaissance et ceux des Lumières, les libéraux autant que les socialistes, les romantiques comme les naturalistes, cet héritage dont la connaissance était une évidence au temps de Spitteler et dont je voudrais que nous sachions être les passeurs, tant cette source a été celle de tous les progrès.

Surtout, l'œuvre de Spitteler est inclassable. Spitteler n'était pas l'homme d'une Eglise, encore moins celui d'une chapelle. On chercherait vainement à le rattacher à un courant littéraire. Il se situe quelque part à la frontière entre les auteurs réalistes du 19^{ème} siècle et l'avant-garde annonciatrice des chambardements du 20^{ème} siècle. Tantôt croit-on reconnaître chez lui l'influence de Gotthelf, de Keller, de Meyer, tantôt décèle-t-on dans son œuvre des traits qui pourraient être ceux d'un précurseur des futuristes, des expressionnistes, voire même des dadaïstes.

De même a-t-on longtemps vu en Carl Spitteler un défenseur des valeurs patriotiques. C'est oublier, comme le relève le publiciste Peter von Matt, les pointes acérées, *die nadelspitzen Bosheiten* que Spitteler lance, notamment dans son roman *Imago*, à la Suisse petite bourgeoise engoncée dans ses préjugés et son hypocrisie.

Carl Spitteler n'a que faire des courants dominants, des trends, comme nous dirions aujourd'hui. Il éprouve une méfiance tant instinctive qu'intellectuelle à l'endroit des foules, des masses, de ces enthousiasmes collectifs mais superficiels et éphémères. Écoutons le héros de *Prométhée et Epiméthée*:

Es war in seiner Jugendzeit – Gesundheit rötete sein Blut und täglich wuchsen seine Kräfte -. Da sprach Prometheus Übermutes voll zu Epimetheus seinem Freund und Bruder:

„Auf! Lass uns anders werden, als die vielen, die da wimmeln in dem allgemeinen Haufen“

Sa vie durant, Spitteler refusera de se laisser instrumentaliser par qui que ce soit. Son œuvre est tout entière tendue vers la quête de l'essence même des valeurs qui fondent nos sociétés et donnent à l'Homme sa dignité, valeurs dont il pressent avant et mieux que bien d'autres combien la guerre les mettra à mal.

Ainsi en est-il du fameux discours que Carl Spitteler prononça le 14 décembre 1914 devant la Nouvelle Société helvétique. Il en sera abondamment question tout au long de cette année, tant chacun peut y trouver de quoi conforter sa position personnelle – et chaque politicien en mal d'inspiration une citation autour de laquelle broder son discours du 1^{er} août. Je me bornerai pour ma part à quelques réflexions plus personnelles que m'inspire un texte fort et courageux.

„Alle, die jenseits der Landesgrenze wohnen, sind unsere Nachbarn, und bis auf weiteres liebe Nachbarn; alle, die diesseits wohnen, sind mehr als Nachbarn, nämlich unsere Brüder.“ Cette phrase souvent citée flatte notre orgueil national. Elle répond comme en écho à un autre vers célèbre, celui que Friedrich Schiller met dans la bouche des héros du Grütli dans sa pièce intitulée *Wilhelm Tell*: *„wir wollen sein ein einig Volk von Brüdern.“*

Mais de quelle fraternité s'agit-il ici ? Certainement pas d'un lien de race, de sang, ce qui serait absurde dans un pays de langues et de cultures différentes. Pas même d'une histoire que nous partagerions, tant les territoires qui composent la Suisse d'aujourd'hui ont longtemps connu des destins

indépendants les uns des autres. La parenté qui unit les Suisses, qui doit unir les Suisses, ne peut découler que des valeurs qu'ils partagent. C'est une parenté intellectuelle. Nous sommes les enfants de la liberté, de la démocratie, de la diversité reconnue, désirée, protégée. Une fraternité qui implique une pleine reconnaissance de l'autre, celui qui parle une autre langue, est issu d'une autre culture, est né sous d'autres cieux. Une fraternité qui implique que l'on accepte ses différences, que l'on comprenne ses choix. Qu'on apprenne à l'aimer non pas malgré mais à cause de ses particularités. Que l'on parle sa langue, pour mesurer à sa juste valeur la richesse de sa culture. Que l'on ne distingue pas entre « bons » et « mauvais » Suisses...

„Die französische Schweiz schwimmt ganz im französischen Fahrwasser“, disait-on en 1914 sur les bords de la Limmat pour expliquer sans avoir à s'interroger les sentiments des Romands. Ce sont bien ces jugements péremptores que Spitteler critiquait alors, y voyant à juste titre le pire poison pour ce pays. Mais quand un ancien conseiller fédéral bien vivant encore explique l'échec relatif de son parti en Suisse occidentale en arguant que les sentiments patriotiques des Romands sont plus tièdes, n'est-ce pas aussi un coup grave porté à la fraternité à laquelle nous convie Spitteler ?

Logiquement, la neutralité que Spitteler prône dans son discours est donc d'abord motivée par des considérations de politique intérieure. La neutralité est, à une époque où la Suisse moderne est plus divisée qu'elle ne le sera jamais dans son histoire, la seule voie possible pour préserver l'unité du pays. Mais elle est aussi profondément animée par les valeurs qui lui sont chères. En aucun cas la neutralité ne doit signifier repli, indifférence, rejet, lâcheté, égoïsme. Elle est une invitation à nous retrouver autour de communes valeurs que nous avons à faire entendre et rayonner dans le monde, en toute modestie.

„Sollen wir vielleicht einen Krieg herbeiwünschen, um unserer Zusammengehörigkeit deutlicher bewusst zu werden?“ demande Spitteler ? Devons-nous vraiment espérer qu'une guerre éclate pour que nous nous retrouvions ? Ou que l'Union européenne échoue pour que nous puissions nous répandre en sentiments de joie mauvaise, de « Schadenfreude » ? Dieu sait que telle n'est pas l'intention de Spitteler. Pour lui, si la Suisse n'a pas à prendre parti pour l'un ou l'autre des belligérants, c'est parce qu'elle doit prendre le parti de la liberté et de la paix.

En ces temps où partout en Europe comme en Suisse résonnent à nouveau les discours de haine et de rejet, où l'on assiste avec des sentiments d'impuissance à la montée des démagogues, où l'on oublie que le nationalisme, c'est la guerre, il est heureux qu'il nous soit donné de redécouvrir l'œuvre exigeante et humaniste de Spitteler. Et de nous remémorer grâce à elle les exigences de la fraternité.

Besten Dank für Ihre Aufmerksamkeit.

Christophe Gagnebin

Président de la Commission Culture du Conseil du Jura bernois